

# **LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE – ARDENNE, n° 91**

**Président : Jacques DARGAUD**

**Secrétaire : Francis DEBAR**

**Réunion du 26 novembre 2011**

## **Paul Verlaine**

**par Mme Vicky Bacri**

Paul Verlaine est mort relativement jeune, dans sa cinquante-deuxième année. Il est malaisé d'imaginer une destinée plus fertile en événements, désastres et coups du destin. Paul Verlaine a participé aux batailles littéraires de deux générations. Il a été tendre, violent, souvent ignoble. Le plus étonnant, c'est que le vrai Verlaine ne ressemble nullement au héros truculent que la fatalité a fait de lui. C'était un être simple, peu exigeant, sensible, sans orgueil, rêvant d'une femme douce, d'un foyer tranquille, d'amis fidèles. La cause de ses malheurs tient en ces deux mots, par lesquels lui-même a défini son caractère : « la faiblesse entêtée ». Comme il était lucide, il en convenait et ne s'en étonnait pas.

Paul Marie Verlaine est né à Metz le 30 mars 1844. Son père, le capitaine adjudant major Auguste Verlaine, originaire des Ardennes, servait au 2<sup>e</sup> régiment du génie. Il a été soldat de Napoléon. Il est d'apparence froide et autoritaire. Sa mère appartient à une vieille famille flamande. Dès sa plus tendre enfance, Paul Verlaine est choyé et adulé par ses parents qui cèdent à tous ses caprices. Sa mère l'aimera toute sa vie d'une affection aveugle et lui montrera une indulgence que seul l'amour maternel peut justifier.

En 1848, son père, au retour d'une mission dans le midi, démissionne de l'armée. Il n'a que cinquante ans mais veut consacrer le reste de sa vie à l'éducation de son fils.

Brusquement, en 1851 pour la même raison, assurer à Paul un brillant avenir, la famille vient s'établir à Paris dans le quartier des Batignolles. C'était alors un quartier provincial paisiblement habité par des rentiers et surtout par des officiers à la retraite.

Verlaine, âgé de 7 ans, est mis en pension. Il supportera avec difficultés la discipline du pensionnat et la monotonie des jours. Il fait sa première communion dans un accès de ferveur religieuse qui ne durera pas. Il achève ses années d'étude au lycée Bonaparte, aujourd'hui Condorcet. C'est un bon élève et le nom de *Verlaine* apparaît au palmarès de fin d'année. Il a comme condisciple Edmond Lepelletier, un garçon franc, direct et généreux avec lequel il a une amitié de trente-six années sans une seule heure de brouille. Lepelletier devait écrire sur Verlaine le livre le plus exact et en même temps le plus émouvant.

Le collégien écrit ses premiers vers en 1862 et passe son baccalauréat ès lettres avec une bonne note en version latine.

C'est au cours des vacances de 1863 que survient l'événement qui devait le marquer toute sa vie. À l'Écluse, il tombe amoureux de sa cousine Élisabeth, âgée de 27 ans et déjà mère de deux enfants. Promenades à pas lents dans le parc, mains enlacées, premier baiser... Mais Élisabeth se reprend vite, et, avec une douce fermeté, calme la flamme de son petit cousin qui, la mort dans l'âme, doit renoncer à cet amour.

De retour à Paris, il prend une inscription sans conviction à l'École de droit, mais ce sont surtout les cafés du quartier latin qu'il fréquente et il se laisse aller aux sortilèges de la « fée verte l'absinthe » : le cycle infernal a commencé. Pourtant, une seule chose compte à ses yeux : la poésie.

Pressé par son père, qui veut le voir à l'abri des aventures de la vie de bohème, il commence alors la carrière banale de « poète-fonctionnaire », existence terne bien sûr. Il fréquente le salon de Raoul de Ricard, puis celui de Nina de Villard, où il peut enfin approcher les poètes et écrivains en renom : Catulle Mendès, Villiers de l'Isle Adam, François Coppée, Anatole France, José Maria de Heredia, etc. Il a le pied à l'étrier et le voilà entraîné dans le tourbillon passionné de l'école parnassienne. Il suit l'avant-garde du mouvement littéraire, musical et pictural, traînant son désarroi de café en taverne, sans réussir à oublier la monotonie quotidienne et l'amour que lui a inspiré sa cousine Élixa.

Verlaine, qu'une photographie de l'époque nous montre comme un grand garçon prêt à bondir dans la bagarre, remet à l'éditeur Alphonse Lemaire, le manuscrit d'un recueil de vers intitulé : *Poèmes saturniens*, dans lequel transparaît sa passion. C'est le succès. Le visage du jeune poète commence à être connu du public.

Il y a bien l'influence de Baudelaire, Victor Hugo, Leconte de l'Isle ; Verlaine ne s'en défend pas, mais son recueil n'est pas une imitation. Il contient du Verlaine et même du meilleur tel ce poème :

### *Mon rêve familial*

*Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime  
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.*

*Car elle me comprend, et mon cœur, transparent  
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.*

*Est-elle brune, blonde ou rousse ?— Je l'ignore.  
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore  
Comme ceux des aimés que la Vie exila.*

*Son regard est pareil au regard des statues,  
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.*

Les musiciens se sont inspirés et s'inspirent bien souvent des poèmes de Verlaine, dans lesquels ils trouvent des thèmes dont ils tirent des effets heureux. Une lettre admirative parmi d'autres le touche, celle d'un professeur d'anglais au lycée de Besançon, Stéphane Mallarmé. Elle marque le début d'une amitié qui ne faillira jamais.

Les *Poèmes saturniens* traduisent des influences poétiques très variées et la crise morale traversée par Paul Verlaine et son amour pour Élixa

## *À une femme.*

*A vous ces vers de par la grâce consolante  
De vos grands yeux où rit et pleure un rêve doux,  
De part votre âme pure et toute bonne, à vous.  
Ces vers du fond de ma détresse violente.*

*C'est qu'hélas ! le hideux cauchemar qui me hante  
N'a pas de trêve et va furieux, fou, jaloux,  
Se multipliant comme un cortège de loups  
Et se pendant après mon sort qu'il ensanglante !*

*Oh ! je souffre, je souffre affreusement, si bien  
Que le gémissement premier du premier homme  
Chassé d'Éden n'est qu'une églogue au prix du mien !*

*Et les soucis que vous pouvez avoir sont comme  
Des hirondelles sur un ciel d'après-midi,  
– Chère, – par un beau jour de septembre attiédi.*

Hélas ! Les grandes joies côtoient les grandes douleurs, Le 16 février 1867, Éliisa Dujardin, la tendre Éliisa qui a financé la publication des *Poèmes saturniens*, meurt subitement. Ce malheur anéantit Verlaine, qui pour le supporter, se met à boire. Dans le célèbre poème *Chansons d'Automne* (entré dans notre mémoire pour avoir servi de message dans les années d'Occupation), il se compare, à 23 ans, à une feuille morte que le vent mauvais emporte.

### Un extrait de *Chanson d'Automne*

*Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne  
Blessent mon cœur  
D'une langueur  
Monotone.  
.....  
Et je m'en vais  
Au vent mauvais  
Qui m'emporte  
Deçà, delà,  
Pareil à la  
Feuille morte.*

Mais la vie prend sa revanche.

Renaît alors un nouveau Verlaine décidé à s'amuser, à vaincre. Le soir, après de multiples haltes rafraîchissantes, ses yeux brillent d'une lueur inquiétante : c'est le songe d'un jeune alcoolique en proie à ses fantasmes. À l'occasion de la reprise d'Hernani, il se rend à Bruxelles pour féliciter Victor Hugo, qui se repose chez son fils Charles. L'accueil cordial du Maître le fait rougir de confusion et de fierté.

Sans doute est-ce pour s'affirmer qu'il laisse alors pousser sa barbe comme on le constate sur plusieurs documents de l'année 1868 ; une barbe d'abord légère qui ne le quittera plus.

Les *Fêtes galantes*, sur le thème de la comédie légère du XVIII<sup>e</sup> siècle, décrivent un univers irréel. C'est un recueil d'inspiration à la fois mystérieux et complexe, où se mêlent le souvenir poignant d'Élisa, l'évocation des fêtes tourbillonnantes chez Nina de Villars, la nostalgie d'un amour parfait, la tentative de guérison de ses troubles. Il y a dans ses vers des *Fêtes galantes* quelques-unes des meilleures compositions de l'artiste qui se révèlent tant de fois en Verlaine. On cite généralement en parlant de ce livre un court poème :

### *Clair de lune*

*Votre âme est un paysage choisi  
Que vont charmant masques et bergamasques  
Jouant du luth, et dansant et quasi  
Tristes sous leurs déguisements fantasques.*

*Tout en chantant sur le mode mineur  
L'amour vainqueur et la vie opportune,  
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur  
Et leur chanson se mêle au clair de lune,*

*Au calme clair de lune triste et beau,  
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres  
Et sangloter d'extase les jets d'eau,  
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.*

Parfois c'est sur une note plaisante que s'essaye le poète ; cela nous donne l'admirable évocation des *Ingénus* ; voici un extrait de cette poésie si connue.

*Les hauts talons luttent avec les longues jupes,  
De sorte que, selon le terrain et le vent,  
Parfois luisaient des bas de jambe, trop souvent  
Interceptés ! – et nous aimions ce jeu de dupes.*

.....

*Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :  
Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,  
Dirent alors des mots si précieux, tout bas,  
Que notre âme, depuis ce temps, tremble et s'étonne.*

En visite chez les parents de son ami Charles de Sivry en juin 1869, il fait la connaissance d'une toute jeune fille Mlle Mathilde Mauté de Fleurville, sœur de son ami Charles.

Elle est fraîche, souriante, dans la fleur de ses seize ans. Il dépeint d'une façon charmante cette première rencontre dans son recueil *La Bonne Chanson*

### *Toute grâce et toutes nuances*

*Toute grâce et toutes nuances,  
Dans l'éclat doux de ses seize ans,  
Elle a la candeur des enfances  
Et les manèges innocents.*

*Ses yeux, qui sont les yeux d'un ange,  
Savent pourtant, sans y penser,  
Éveiller le désir étrange  
D'un immatériel baiser.*

*Et sa main, à ce point petite  
Qu'un oiseau-mouche n'y tiendrait,  
Captive, sans espoir de fuite,  
Le cœur pris par elle en secret.*

*L'intelligence vient chez elle  
En aide à l'âme noble ; elle est  
Pure autant que spirituelle :  
Ce qu'elle a dit, il le fallait !*

*Et si la sottise l'amuse  
Et la fait rire sans pitié,  
Elle serait, étant la muse,  
Clémentine jusqu'à l'amitié,*

*Jusqu'à l'amour – qui sait ? peut-être,  
À l'égard d'un poète épris  
Qui mendierait sous sa fenêtre,  
L'audacieux ! un digne prix*

*De sa chanson bonne ou mauvaise !  
Mais témoignant sincèrement,  
Sans fausse note et sans fadaïse,  
Du doux mal qu'on souffre en aimant.*

Elle et lui n'échangent que des banalités, mais il n'est plus le même en sortant. Le coup de foudre a détruit sa raison ; il se met à boire, devient agressif et furieux.

À la fin n'y tenant plus, il demande à Sivry la main de Mathilde. Celui-ci accourt et a tôt fait de le tranquilliser et de faire éclore l'espoir dans son cœur. Pendant ce temps, Mathilde s'amuse en Normandie dans un château où sa famille est invitée.

Les parents de Mathilde finissent par autoriser leur fille à répondre aux lettres de Paul.

À leur retour à Paris a lieu la présentation officielle, fort guindée. Malgré la mauvaise humeur du futur beau-père, les fiançailles sont heureuses, doublement heureuses.

Verlaine goûtait un genre d'ivresse qu'il ne connaissait guère. Dans son recueil *La Bonne Chanson*, il écrit :

*Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore,  
Puisque, après m'avoir fui longtemps, l'espoir veut bien  
Revoler devers moi qui l'appelle et l'implore,  
Puisque tout ce bonheur veut bien être le mien,*

*C'en est fait à présent des funestes pensées,  
C'en est fait des mauvais rêves, ah ! c'en est fait  
Surtout de l'ironie et des lèvres pincées  
Et des mots où l'esprit sans l'âme triomphait.*

*Arrière aussi les poings crispés et la colère  
À propos des méchants et des sots rencontrés ;  
Arrière la rancune abominable ! arrière  
L'oubli qu'on cherche en des breuvages exécrés !*

*Car je veux, maintenant qu'un Être de lumière  
A dans ma nuit profonde émis cette clarté  
D'une amour à la fois immortelle et première,  
De par la grâce, le sourire et la bonté,*

*Je veux, guidé par vous, beaux yeux aux flammes douces,  
Par toi conduit, ô main où tremblera ma main,  
Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses  
Ou que rocs et cailloux encombrant le chemin ;*

*Oui, je veux marcher droit et calme dans la Vie,  
Vers le but où le sort dirigera mes pas,  
Sans violence, sans remords et sans envie :  
Ce sera le devoir heureux aux gais combats.*

*Et comme, pour bercer les lenteurs de la route,  
Je chanterai des airs ingénus, je me dis  
Qu'elle m'écouterait sans déplaisir sans doute ;  
Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.*

La cérémonie du mariage qui a lieu le 11 août 1870 était à peine achevée qu'éclataient les événements du 4 septembre ; triste temps pour une lune de miel... C'est la guerre : Sedan, l'invasion, le siège, la Commune.

En octobre 1870, Verlaine comme tant d'autres, a « fait » le héros dans la Garde nationale sédentaire. Il est appelé aux portes de Paris et doit veiller une nuit sur deux. Ces factions nocturnes, au cours desquelles il boit pour se réchauffer, modifient son comportement. Certains soirs, il rentre tard au logis, la tête lourde, l'esprit maussade, ronchon et querelleur.

C'est ainsi, dit-il « qu'une fois au cours d'un dîner brûlé, se produisit une scène et... la première gifle ». « Dieu nous préserve », ajoute-t-il, « d'entamer l'une et de donner l'autre !... »

La proclamation de la Commune le 18 mars 1871, à laquelle Verlaine applaudit, ne modifie en rien ses habitudes, l'Hôtel de ville est devenu un poste de commandement révolutionnaire, grouillant de gardes nationaux. Il est promu chef de bureau, ses fonctions consistant à dépouiller les journaux versaillais.

Mais à l'heure du recul, tandis que flambent l'Hôtel de ville, les Tuileries, le Palais de Justice, Verlaine est terrorisé. Politiquement compromis, il perd son emploi ; craignant des représailles, il fuit Paris et va se réfugier chez sa mère à Fampoux. Sa vie se poursuit, inquiète, désemparée, nul plus que lui après l'angoisse des derniers jours n'éprouve la futilité de vivre.

Dans le courrier qui l'attend chez son éditeur, Verlaine tombe sur une lettre postée à Charleville. C'est une longue missive dont l'écriture fine et nerveuse égratigne le papier. La signature est d'un inconnu : Arthur Rimbaud. Les poèmes joints à la lettre le déconcertent et stupéfient ses amis.

D'instinct, Verlaine a reconnu un authentique poète, tout en déplorant la violence du ton et l'abus des néologismes.

Profitant de l'absence de son beau-père, Verlaine suggère à Madame Mauté, sa belle-mère, de recevoir le jeune Rimbaud pour quelques jours, et tout heureux, il écrit à son protégé : « Venez vite, chère âme, on vous désire, on vous attend. » Rimbaud est accueilli avec une curiosité flatteuse par les amis de Verlaine. La première impression n'est pas la bonne. On s'attendait à voir arriver un jeune provincial timide, on voit apparaître un gamin blême, hirsute, mal élevé. Bientôt, Rimbaud se montre sans gêne et insolent chez les beaux-parents de Verlaine. Il doit chercher ailleurs un autre logis. Il vécut de la sorte chez bon nombre d'artistes et de poètes hospitaliers. Les uns et les autres se repassaient successivement cet hôte indésirable.

Rimbaud garda d'ailleurs des habitudes de parasites vivant aux dépens de Verlaine. Des manières brutales lui valurent de retentissantes querelles.

Il ne faudra pas longtemps pour que les deux nouveaux amis connaissent une intimité sans restriction. Verlaine ne quitte plus Rimbaud et rentre tard chaque soir, en état d'ébriété, d'où de violentes scènes avec sa femme et son beau-père. (C'est à cette époque, en octobre 1871, que naît Georges, le fils de Verlaine.)

Les amours de Rimbaud et Verlaine suscitent la haine des familles, de la police, et des bien-pensants.

Verlaine est double sexuellement, il l'est aussi mentalement et spirituellement ; en effet, toute sa vie est une tentative de conciliation des contraires ; il est tendre, mais l'ivresse le poussera à des actes de violence sur des êtres chers. Il a un grand besoin de sécurité et d'équilibre, mais il n'hésite pas à se risquer à des expériences extrêmes ; ainsi l'errance sauvage avec Rimbaud dont il ne se remettra jamais.

Depuis des semaines, Rimbaud essaie de convaincre Verlaine de quitter femme et enfant, pour vivre avec lui une vie de « voyants ».

Le dimanche 7 juillet 1872, Mathilde est souffrante. Son mari, sorti pour quérir un médecin, rencontre Rimbaud qui lui fait part de sa détermination de quitter Paris pour se rendre en Belgique. Racontant la chose plus tard, Verlaine ajouta : « Alors, je l'ai suivi naturellement. »

Les deux poètes gagnent Bruxelles, dans une allégresse de « Fils du soleil » prétendant « changer la vie » et refaire le bonheur par delà le bien et le mal. On sait ce qu'il en fut : une existence misérable.

Nos deux poètes étaient démunis. Il faut chercher des ressources, donner des leçons ; mais rien ne dure ; pas même le désordre. Verlaine, dont les moyens sont limités, voit fondre peu à peu sa part de l'héritage de la tante Louise géré par sa mère. Il est urgent de chercher un autre moyen d'existence.

L'évocation des tragiques souvenirs de mai 1871 donne à Verlaine l'idée de composer un ouvrage sur la Commune. Mathilde reçoit deux lettres de Bruxelles, « N'aie pas de chagrin, disait la première, ne pleure pas, je fais un mauvais rêve, je reviendrai un jour ».

La seconde réclamait des documents et des papiers qu'elle trouverait dans le tiroir de son bureau. En cherchant, Mathilde tombe sur des lettres ultra-secrètes que Rimbaud envoyait à Verlaine de Charleville, en avril et en mai ; alors sans hésiter, elle part pour Bruxelles avec sa mère afin d'arracher son mari des griffes de son maudit compagnon.

Au grand hôtel liégeois a lieu la scène des réconciliations. Baisers, pleurs, serments. L'après-midi, Paul consent à revenir avec elle à Paris, monte dans le train, mais au contrôle de douane de Quiévrain disparaît. Mathilde blessée à vif, effondrée, doit s'aliter en rentrant.

Le 7 septembre 1872, les deux fugitifs s'embarquent à Ostende sur la malle de Douvres. En arrivant à Londres, ils retrouvent quelques amis dont plusieurs sont des communards exilés. Ils fréquentent les théâtres, les pubs et les music-halls. Les lettres que Verlaine écrit à Lepelletier, à l'automne 1872, le montrent curieux du pittoresque de la vie anglaise, « Moins triste que sa réputation », écrit-il, « il est vrai qu'il faut être comme moi, au fond très chercheur, pour y trouver quelque distraction, j'en trouvais beaucoup ». Mais à Paris, la procédure du divorce s'accélère, Verlaine voit s'accumuler les assignations du Palais.

Le 3 juillet 1873, brusquement, après une brève dispute avec Rimbaud, Verlaine, fatigué de ce compagnon inutile, s'enfuit, quitte Londres et va rejoindre sa mère à Bruxelles. Une tentative de réconciliation était prévue avec sa femme, mais celle-ci ne vient pas au rendez-vous. C'est une terrible déception pour Verlaine, à laquelle s'ajoute le regret d'avoir quitté Rimbaud. Il lui télégraphie, et ce dernier se hâte de revenir, non pas avec l'intention de reprendre l'ancienne vie, mais au contraire parce qu'il a besoin d'argent pour rentrer à Paris.

Verlaine se sent soudain abandonné de tous. Des querelles éclatent alors et l'une d'elles, plus violente que les autres, déclenche un drame.

C'est à l'hôtel de Courtrai que Rimbaud implore en vain Verlaine de lui donner l'argent dont il a besoin ; mais ce dernier, excité par l'alcool, sort un revolver de sa poche et tire deux balles, dont l'une atteint Rimbaud au poignet gauche, le blessant sans gravité.

Rimbaud va se faire panser à l'hôpital Saint-Jean, puis, comme il insiste à vouloir prendre le train pour Paris, Verlaine et sa mère l'accompagnent à la gare. Nouvelle scène de Verlaine ; suite à un geste suspect de son compagnon, Rimbaud s'enfuit affolé et va se mettre sous la protection d'un policier, qui emmène le trio au commissariat.

Arrêté, Verlaine est incarcéré à la prison « des petites Carmes ». Bien que les témoins interrogés se soient efforcés de présenter l'affaire comme une simple dispute entre amis échauffés par l'alcool, le juge d'instruction inculpe Verlaine de tentative d'assassinat ; celui-ci se voit condamné à deux ans d'emprisonnement pour « violences coups et blessures » par un tribunal dépourvu d'indulgence.

La peine était lourde, disproportionnée par rapport au délit, mais le jugement fut aggravé à cause des informations fournies sur son compte et sur son procès en séparation.

Verlaine se persuade de plus en plus qu'il est victime d'une monstrueuse erreur judiciaire. Transféré à la maison cellulaire de Mons, prisonnier de droit commun, sans autre réconfort que les rares visites de sa mère à la grille du parloir, et sa correspondance avec son ami Lepelletier, Verlaine se résigne et subit sa peine avec une fermeté d'âme qu'on n'eût pas attendue de lui

C'est sans doute grâce à cette correspondance avec Lepelletier que nous devons la publication du petit volume intitulé *Romances sans paroles*. L'ouvrage fut imprimé à Sens, où Lepelletier dirigeait un journal républicain. Verlaine en revit les épreuves et le livre fut

expédié à des critiques ainsi qu'à des amis. Personne n'en parla, mais le recueil eut, au moins, ce mérite de maintenir parmi les vivants l'écrivain doublement muré dans sa solitude morale et dans sa cellule.

Ce qui fait le charme exceptionnel des vers de *Romances sans paroles*, c'est la phrase limpide, sa fraîcheur d'expression. Jamais Verlaine ne s'est manifesté avec autant de sérénité.

### *Ariettes oubliées*

*C'est l'extase langoureuse,  
C'est la fatigue amoureuse,  
C'est tous les frissons des bois  
Parmi l'étreinte des brises,  
C'est, vers les ramures grises,  
Le chœur des petites voix.*

*Ô le frêle et frais murmure !  
Cela gazouille et susurre,  
Cela ressemble au cri doux  
Que l'herbe agitée expire...  
Tu dirais, sous l'eau qui vire,  
Le roulis sourd des cailloux.*

*Cette âme qui se lamente  
En cette plainte dormante  
C'est la nôtre, n'est-ce pas ?  
La mienne, dis, et la tienne,  
Dont s'exhale l'humble antienne  
Par ce tiède soir, tout bas ?*

Pendant que Verlaine subit sa peine, le souvenir des jours passés l'obsède ; il garde toujours l'espoir de refaire sa vie plus tard.

Un jour de juin 1874, le directeur de la prison lui fait part d'une mauvaise nouvelle : le 24 avril, le tribunal de Paris a déclaré séparés de corps et de biens les époux Verlaine-Mauté aux torts et dépens du mari. Il est assommé par ce coup. Ainsi s'écroulaient les rêves de bonheur et d'apaisement entrevus après sa détention.

Il fait appeler l'aumônier (c'est lui-même qui raconte sa conversion), s'entretient avec lui, et trouvant dans la religion autant un réconfort moral que la source d'un renouvellement poétique, il revient à la foi de son enfance.

Ensuite, il travaille. Verlaine écrit les meilleurs poèmes, dus à son inspiration chrétienne ; poèmes si impressionnants qu'à les relire on se sent envahir d'une immense pitié. *Sagesse* qui paraît à la fin 1880 n'eut aucun succès.

*Écoutez la chanson bien douce  
Qui ne pleure que pour vous plaire,*

*Elle est discrète, elle est légère :  
Un frisson d'eau sur de la mousse !*

*La voix vous fut connue (et chère ?),  
Mais à présent elle est voilée  
Comme une veuve désolée,  
Pourtant comme elle encore fière,*

*Et dans les longs plis de son voile  
Qui palpite aux brises d'automne,  
Cache et montre au cœur qui s'étonne  
La vérité comme une étoile.*

*Elle dit, la voix reconnue,  
Que la bonté c'est notre vie,  
Que de la haine et de l'envie  
Rien ne reste, la mort venue.*

*Elle parle aussi de la gloire  
D'être simple sans plus attendre,  
Et de noces d'or et du tendre  
Bonheur d'une paix sans victoire.*

*Accueillez la voix qui persiste  
Dans son naïf épithalame.  
Allez, rien n'est meilleur à l'âme  
Que de faire une âme moins triste !*

*Elle est en peine et de passage,  
L'âme qui souffre sans colère,  
Et comme sa morale est claire !...  
Écoutez la chanson bien sage.*

Verlaine est libéré le 16 janvier 1875. C'était la liberté reconquise, mais à quel prix, et pour quelle destinée ! Des gendarmes le reconduisent à la frontière.

Chez sa mère, il trouve un accueil assez froid. Désesparé, il prend la décision d'aller faire retraite à la Chartreuse de Notre-Dame-des-Prés, proche de Montreuil-sur-Mer. Là, le silence, la méditation, les offices, le remettent sur pied en deux semaines.

Verlaine met de nouveau le cap sur l'Angleterre, où il accepte un emploi de professeur, donnant des leçons de latin et de français à la Grammar School de Stickney ; les boys aiment son enseignement, sans pédanterie, vivant et souvent amusant.

En avril 1875, il se brouille définitivement avec Rimbaud qui a eu l'audace de lui réclamer une centaine de francs. « Ah ! Non ! morte est la poule aux œufs d'or ! », écrit-il.

En octobre 1875, il subit une pénible déconvenue : le refus du jury, pourtant composé d'anciens amis, d'accepter ses poèmes dans le troisième recueil du *Parnasse contemporain*. Anatole France a eu ce mot très dur : « L'auteur est indigne. »

Sans doute, Verlaine avait-il compté sans l'ennui et le désir nostalgique de revenir en France. Brusquement, il repasse la Manche au printemps 1877 et, de retour à Arras, il est bien décidé à ne plus remettre les pieds en Angleterre. Il accepte un poste de professeur au collège Notre-Dame de Rethel, où il enseigne le français, le latin, l'histoire et la géographie.

Au cours de la seconde année, Verlaine se prend d'une affection particulière et chaste, selon toute vraisemblance, pour l'un de ses élèves âgé de 18 ans : Lucien Létinois, fils de cultivateurs de Coulommès, village non loin de Rethel. C'est un grand garçon timide et pâle, mal dégrossi et sentimental. Verlaine écrira dans un poème : « J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou. N'importe quand, n'importe quel et n'importe où.....j'ai la fureur d'aimer. Qu'y faire ? Ah ! Laisser faire ! »

Séduit par la campagne ardennaise, et cédant à un singulier désir qui le hantait depuis longtemps, Verlaine se fait agriculteur en 1880. Il achète au nom des Létinois une ferme de vingt-trois hectares à Juniville. Il va pouvoir jouer au gentilhomme rural, une existence de rêve. Sa mère le trouve en pleine santé physique et morale. Mais, en raison de son manque d'application et de son inexpérience, du fait également que les Létinois se sont endettés, au printemps 1882 la débâcle est consommée ; la ferme est vendue aux pires conditions à la requête des créanciers.

De retour à Paris, Verlaine est chargé de caser Lucien ; il lui trouve une place de répétiteur dans une institution de Boulogne ; lui-même fait revenir sa mère et tous deux louent un logement coquet près de la Bastille. C'est alors qu'il rentre dans la vie littéraire et collabore à diverses publications. Ce qu'il lui faut maintenant c'est un emploi stable, mais le préfet Charles Floquet refuse sa réintégration à l'Hôtel de Ville : son casier judiciaire n'est pas vierge. Cet échec l'affecte beaucoup, mais le coup de grâce va lui être porté le 7 avril 1883. Après une courte agonie, Lucien Létinois meurt de la fièvre typhoïde.

C'est peu de dire le désespoir de l'ami ; il a décrit sa douleur en vers si admirables, que son nom peut prendre place à côté de Victor Hugo. Un extrait de ce poème dans son livre *Amour* sur Lucien Létinois :

*Ame, te souvient-il, au fond du paradis,  
De la gare d'Auteuil et des trains de jadis  
T'amenant chaque jour, venus de La Chapelle ?  
Jadis déjà ! Combien pourtant je me rappelle  
Mes stations au bas du rapide escalier  
Dans l'attente de toi, sans pouvoir oublier  
Ta grâce en descendant les marches, mince et leste  
Comme un ange le long de l'échelle céleste,  
Ton sourire amical ensemble et filial,  
Ton serrement de main cordial et loyal,  
Ni tes yeux d'innocent, doux mais vifs, clairs et sombres,  
Qui m'allaient droit au cœur et pénétraient mes ombres.  
Après les premiers mots de bonjour et d'accueil,  
Mon vieux bras dans le tien, nous quittions cet Auteuil,  
Et, sous les arbres pleins d'une gente musique,  
Notre entretien était souvent métaphysique.  
.....  
Mon pauvre enfant, ta voix dans le Bois de Boulogne !*

Verlaine très dépressif veut s'éloigner de Paris. Sa mère achète la ferme de Coulommès, et tous deux vont s'y installer. Avant de partir, Verlaine a donné une étude sur trois poètes « maudits » – Mallarmé, Corbières et Rimbaud – que le public connaît mal. Le succès de la plaquette parue chez Vannier est immédiat. Également paraît son recueil *Jadis et Naguère* formé de souvenirs en désordre qui déconcertent les lecteurs.

### *Art poétique*

*De la musique avant toute chose,  
Et pour cela préfère l'Impair  
Plus vague et plus soluble dans l'air,  
Sans rien en lui qui pèse ou pose.*

*Il faut aussi que tu n'aïles point  
Choisir tes mots sans quelque méprise :  
Rien de plus cher que la chanson grise  
Où l'Indécis au Précis se joint.*

*C'est des beaux yeux derrière des voiles,  
C'est le grand jour tremblant de midi,  
C'est, par un ciel d'automne attiédi,  
Le bleu fouillis des claires étoiles !*

*Car nous voulons la Nuance encor,  
Pas la Couleur, rien que la nuance !  
Oh ! la nuance seule fiancée  
Le rêve au rêve et la flûte au cor !*

*Fuis du plus loin la Pointe assassine,  
L'Esprit cruel et le Rire impur,  
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,  
Et tout cet ail de basse cuisine !*

*Prends l'éloquence et tords-lui son cou !  
Tu feras bien, en train d'énergie,  
De rendre un peu la Rime assagie.  
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?*

*O qui dira les torts de la Rime !  
Quel enfant sourd ou quel nègre fou  
Nous a forgé ce bijou d'un sou  
Qui sonne creux et faux sous la lime ?*

*De la musique encore et toujours !  
Que ton vers soit la chose envolée*

*Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée  
Vers d'autres cieus à d'autres amours.*

*Que ton vers soit la bonne aventure  
Éparse au vent crispé du matin  
Qui va fleurant la menthe et le thym...  
Et tout le reste est littérature.*

Bientôt, à Coulommès, l'ennui a raison de son appétit de travail. Avec les garnements du village, on le voit mener une vie scandaleuse qui lui coûte fort cher. Accusé faussement, par un témoin intéressé à lui nuire, d'avoir frappé sa mère, Verlaine est injustement condamné par le tribunal correctionnel de Vouziers à un mois de prison ferme et à cinq cents francs d'amende. Sa mauvaise réputation a pesé lourd dans cette décision.

Sa peine faite, il dit adieu aux gens de Coulommès, il prend congé d'eux d'une manière drolatique : « Ils m'ont plumé, dit-il, mais ils m'ont laissé ma plume ».

Sitôt libéré, il revient à Paris. Sa situation est précaire, il a vendu la maison de Coulommès, et il ne lui reste rien, ses dettes et ses amendes payées. Il ne peut plus compter sur sa mère qui le boude et le laisse sans nouvelles. C'est l'époque la plus sombre de la vie de Verlaine. Sans appui, sans pain, il doit louer une chambre dans un hôtel minable, sorte de cour des miracles peuplée de prostituées et de travailleurs indigents (les vrais *Misérables* de Victor Hugo).

Quant à sa chambre, c'est une pièce humide au sol de terre battue. Souffrant de rhumatismes articulaires, il garde le lit, préparant ses prochains livres. Verlaine a toujours eu besoin d'amis autour de lui, et quelques-uns, des jeunes poètes surtout, venaient le visiter, lui apportaient le réconfort de leur admiration. On faisait cercle autour de son lit, on rencontrait là Villiers de l'Isle Adam, Stéphane Mallarmé, Edmond Lepelletier, et combien d'autres encore ! Tout le monde paraissait ravi de la bonne humeur du poète, qui, malgré sa pauvreté, n'avait jamais une plainte, jamais un mot contre le sort.

Sa mère est revenue vivre avec lui. Hélas, au début de 1886, mal remise d'une bronchite, Mme Verlaine fait une rechute qui dégénère en pneumonie ; usée, vieillie, ruinée pour avoir trop aimé son fils, elle meurt le 21 janvier, sans que Paul, cloué par une crise de rhumatisme, ne puisse assister à son enterrement. Ce deuil est pour lui un coup terrible ; seul désormais et malade, il se fait admettre à l'hôpital. Ses séjours dans les maisons de l'Assistance publique ne se comptent plus au cours des neuf années qui suivent. Il leur doit les seuls instants paisibles de sa vie.

L'hôpital fut, pour lui, le bon hôtel, où on logeait gratis. Il y paya parfois sa pension. Verlaine écrivit là plusieurs de ses livres *Amour, Bonheur*.

Heureusement une joie lui est accordée : la parution en 1889 de *Parallèlement*. Cette œuvre dont le vif érotisme contraste avec le mysticisme de *Sagesse*, rééditée à la même époque.

La vie qu'il mène en sortant de l'hôpital est chaotique ; c'est l'époque où Moréas fonde l'école romane, occasion pour Verlaine de bien s'amuser, nouveau prétexte aussi pour les dessinateurs de représenter Verlaine, le plus souvent en grande discussion au café. L'habitude est prise, le verre d'absinthe devient l'accessoire traditionnel des portraits du poète.

Les seules femmes désormais auprès desquelles il trouvera parfois de l'affection seront les filles de joie. Philomène Boudin et Eugénie Krantz sont deux prostituées qui se le disputent et avec lesquelles Verlaine vit alternativement. Ces deux mégères n'ont qu'un

point commun, une insatiable cupidité. S'ouvre alors une féroce rivalité entre ces deux femmes qui va durer trois années.

À la fin de l'année 1891, la presse annonce la mort d'Arthur Rimbaud. Cette disparition est un nouveau choc pour Verlaine : « Son souvenir, dit-il à un ami, est un soleil qui flambe en moi et ne veut pas s'éteindre. »

À Arthur Rimbaud sur un croquis de lui par sa sœur.

*Toi, mort, mort, mort ! Mais mort du moins tel que tu veux,  
En nègre blanc, en sauvage splendidement  
Civilisé, civilisant négligemment...  
Ah, mort ! Vivant plutôt en moi de mille feux*

*D'admiration sainte et de souvenirs feux  
Mieux que tous les aspects vivants même comment  
Grandioses ! De mille feux brûlant vraiment  
De bonne foi dans l'amour, chaste aux fiers aveux.*

*Poète qui mourut comme tu le voulais,  
En dehors de ces Paris-Londres moins que laids,  
Je t'admire en ces traits naïfs de ce croquis,*

*Don précieux à l'ultime postérité  
Par une main dont l'art naïf nous est acquis,  
Rimbaud ! pax tecum sit, Dominus sit cum te !*

Au cours de cette même année et au cours des années suivantes, Verlaine publie *Chansons pour elle, Mes hôpitaux, Mes prisons, Liturgies internes*, et enfin, *Élégies*.

En août 1893, il est gravement malade, il doit subir plus de vingt incisions de furoncles à la jambe gauche ; il délire et croit sa dernière heure venue. Mais une joie lui est accordée en 1894, il est élu « *Prince des Poètes* ». Il succède à Leconte de Lisle mort en juillet.

Voilà le dernier Verlaine, vieilli, perclus, angoissé, qui, dehors, se traîne, titubant, clochard, étonnant le quartier latin tel que Paul Valéry l'a si extraordinairement dépeint dans *Passage de Verlaine*.

Son ami Delahaye, venu le voir le 4 janvier 1896, lui trouve une si mauvaise mine qu'il alerte ses amis. Dans la nuit du 7 au 8, il tombe de son lit, et comme Eugénie ne peut le relever, elle le laisse sur le carreau glacial ; une congestion pulmonaire se déclare, la fièvre le brûle, la toux le déchire... il s'éteint doucement le 8 janvier.

Un prêtre était venu pour l'extrême-onction. Dès la soirée, pendant toute la nuit, et le lendemain, c'est la cohue. Tout Paris défile rue Descartes. Le 10 janvier, à l'issue d'un office à Saint-Étienne du Mont, un immense cortège se met en route vers le cimetière des Batignolles par un temps radieux, clair et sec.

Il eut d'extraordinaires funérailles ; c'était l'homme qui devait se survivre ; on comprit enfin quel enchanteur il avait été. Aux heures tragiques de son destin, il chanta ; il chanta dans sa prison ce chant de tendresse et de paix.

*Le ciel est, par-dessus le toit,  
Si bleu, si calme!  
Un arbre, par-dessus le toit,  
Berce sa palme.*

*La cloche, dans le ciel qu'on voit,  
Douxement tinte.  
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit  
Chante sa plainte.*

*Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,  
Simple et tranquille.  
Cette paisible rumeur-là  
Vient de la ville.*

*– Qu'as-tu fait, ô toi que voilà  
Pleurant sans cesse,  
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,  
De ta jeunesse ?*

On a tout dit du chantre de *Sagesse*: sa vie décousue, traversée de catastrophes et de misères qui l'ont marqué comme poète, a libéré ses vers sans retenue.

« Seulement, il est bien certain », comme l'a dit Émile Zola dans un article retentissant, « que ce solitaire de l'art a fait ses vers comme le poirier fait ses poires. »

« Il ne faut pas juger ce poète comme on juge un homme raisonnable », a dit Anatole France, « Il a des idées que nous n'avons pas, parce qu'il est à la fois beaucoup plus et beaucoup moins que nous. »

Il est inconscient et c'est un poète comme on n'en rencontre pas un par siècle.